

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Posture politique](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-10-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 3 oct. 1849 Six heures

J'ai eu des visites toute la matinée, de Caen et des environs. Assez amusantes conversations. Des malades qui viennent consulter un médecin pour qui ils professent une grande confiance, et qui discutent toutes ses ordonnances et

rejetent les remèdes qui ne leur plaisent pas. Un peu, comme vous. C'est dommage que Molière ne soit pas là. J'espère seulement qu'il se moquerait plus des malades que du médecin. Plus j'y pense, moins je crois que l'affaire de Constantinople puisse devenir sérieuse. On ne se fera pas la guerre, personne ne fera la guerre pour Bem et Kossuth. L'Empereur voudrait-il une occasion de quereller la Porte pour l'établir définitivement dans les Provinces du Danube ? La France et l'Angleterre consultées ne pouvaient répondre autrement qu'elles n'ont fait et la Porte, en les consultant, savait bien ce qu'elles répondraient. à Pétersbourg et à Vienne aussi, on devait savoir d'avance la demande d'avis et la réponse. C'est là ce qui me frappe. Je suis peu préoccupé de l'affaire en elle-même, mais assez de la façon dont on l'a engagée, comme si on avait envie qu'elle devint grosse. Je persiste à croire qu'elle ne le deviendra pas. Je craindrais bien plus ce que vous m'avez dit de la Grèce. Une révolution là, pourrait fort bien engager la question d'Orient. Vous conviendrait-il qu'elle s'engageât aujourd'hui quand vous seuls en Europe avez les mains libres et fortes ? L'occasion pourrait tenter un esprit super ficiel. Je crois qu'elle le tromperait en le tentant. Qu'avez-vous besoin de vous remuer ? Vous gagnez sans mettre en jeu. L'Empereur est dans une situation très rare pour un souverain absolu. La force morale est de son côté. Il grandit d'autant plus qu'il fait moins, ou ne fait que par une nécessité évidente. Tous les dangers que courent les autres états Européens, tournent, pour lui en crédit et grandeur. Pourquoi créerait-il lui-même à l'Europe un danger nouveau qui pourrait changer le courant de l'opinion Européenne ? Protéger la Turquie, la Grèce, l'Autriche, le Danemark, protéger tout le monde et n'inquiéter personne, c'est là son rôle aujourd'hui, si je ne me trompe, son rôle d'ambitieux. On n'aura jamais fait plus de chemin avec moins de mouvement. Je serais bien aise de voir la réponse de Schwartzemberg à Palmerston. Pur plaisir du curiosité vindicative. La réponse ne fera pas plus à Londres que la dépêche n'a fait à Vienne. Lord Palmerston est le plus incorrigible des esprits. Il ne comprend pas ce qu'il n'a pas pensé.

Jeudi, onze heures et demie

J'attends le facteur qui est en retard sans doute à cause du vent et de la pluie qui tombe par torrents. Nous avons un détestable temps depuis quatre jours. Je viens d'écrire au Roi pour son anniversaire (6 Octobre) Tristes retours aujourd'hui. Je suis sûr que ma lettre lui fera un petit plaisir. Il entre dans sa 77e année. Voilà votre lettre qui me troublerait infiniment si je craignais, ce que vous craignez. Je ne le crains pas. Jusqu'ici. Je vous en reparlerai dans la journée. Je le crains si peu que je n'avais pas pensé à cette terrible chance. Adieu Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 3 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-10-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3157>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 3 octobre 1849

Heure Six heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2533

Val Richer - Mercredi 30 oct 1849
Six heures.

J'ai eu de visiter toute la
matinée, de Caen et de environs. Assez
amusantes conversations. Des malades
qui viennent consulter un médecin pour
qui ils professent une grande confiance,
et qui disent tout, de, ordonnances, et
rejetent le remède qui ne leur plait
pas. Un peu comme vous. C'est dommage
que Molière ne soit pas là. J'espère
seulement qu'il se moquerait plus des
malades que du médecin.

Plus j'y pense, moins je crois que
l'affaire de Constantinople puisse devenir
sérieuse. On ne se fera pas la guerre,
personne ne fera la guerre pour Bon et
Kossuth. L'Empereur voudrait-il une
occasion de querelles la Porte pour s'établir
définitivement dans les Provinces du
Danube ? La France et l'Angleterre
consultées ne pourraient répondre autrement
qu'elles n'ont fait, et la Porte, et les

consultant, savait bien ce qu'elle répondrait à Pétersbourg et à Vienne aussi, on devait savoir d'avance la demande d'avis et la réponse. C'est là ce qui me frappe. Je suis peu préoccupé de l'affaire en elle-même, mais assez de la façon dont on l'a engagée, comme si on avait cru qu'elle devait grossir. Je persiste à croire qu'elle ne le deviendra pas.

Je craindrais bien plus ce que vous m'avez dit de la Grèce. Une révolution là pourroit fort bien engager la question d'Orient. Vous conviendrait-il qu'elle s'engageât aujourd'hui, quand vous êtes en Europe avec les mains liées et fortes? L'occasion pourroit tenter un esprit superstitiel. Je crains qu'elle le tromperoit en le tentant. Qu'avez-vous besoin de vous remuer? Vous gagnez sans mettre au jeu. L'Empereur est dans une situation très rare pour un souverain absolu. La force morale est de son côté. Il grandit d'autant plus qu'il fait moins, ou ne

fait que par une nécessité évidente. Tous les dangers qui courent le, autres Etats, Européens tournent, pour lui en crédit et grandeur. Pourquoi crèveroit-il lui-même à l'Europe un danger nouveau qui pourroit changer le courant de l'opinion Européenne? Protéger la Turquie, la Grèce, l'Autriche, le Danemark, protéger tout le monde et inquiéter personne, c'est là son rôle aujourd'hui, si je ne me trompe, son rôle d'ambitieux. On n'aura jamais fait plus de chemin avec moins de mouvement.

Je serais bien aise de voir la réponse de Schwarzenberg à Palmerston. Plus plaisir de curiosité vindicative. La réponse ne fera pas plus à Londres que la dépêche n'a fait à Vienne. Lord Palmerston est la plus incorrigible des esprits. Il ne comprend pas ce qu'il n'a pas pensé.

Jeudi - onze heures et demie.

J'attends le facteur qui est en retard, sans doute à cause du vent et de la pluie qui tombe par torrens. Nous avons un détestable

tenus depuis quatre jours.

Je viens d'écrire au Roi pour son anniversaire
(6 Octobre). Triste retour aujourd'hui. Le soir
s'ens que ma lettre lui fera un petit plaisir. Il
entra dans sa 77^e année.

Voilà votre lettre qui me troublerait infinie-
ment si je comprenais ce que vous craignez. Je
ne le crains pas. Jusqu'ici. Je vous en parlerai
dans la journée. Je le crains si peu que je
n'avais pas peur à cette terrible chance. Adieu.
reçu.